

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 35 (1985)
Heft: 1

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BIBLIOGRAPHIE

R. KIEFFER et L. RYDBECK, *Existence païenne au début du christianisme*, Paris, Cerf, 1983, 170 p. Hi
la

Conçu par deux professeurs suédois, ce livre est un petit florilège de textes païens composés entre les années 50 av. J.-C. et la fin du II^e s. ap. J.-C. et réunis autour de quatre thèmes : 1) les mœurs et la vie quotidienne ; 2) religion, magie et arts divinatoires ; 3) éducation, sciences et arts ; 4) les empereurs et la vie politique. Chaque thème fait l'objet d'une présentation générale et chaque texte est spécifiquement introduit. Le but de ce recueil consiste à faire percevoir quels étaient les espoirs, les craintes, le cadre de vie et de pensée d'une population (et pas seulement d'une élite) qui, autour de la Méditerranée, allait lentement accueillir le christianisme. Les auteurs s'attachent à souligner les relations qu'on peut établir entre certains des textes présentés et les écrits néotestamentaires. — L'ouvrage peut certainement se prêter à une utilisation pédagogique. Mais, en dehors de ce cadre, il est d'une lecture difficile parce qu'il offre des informations ponctuelles et décousues. Le genre du « florilège », surtout lorsqu'il vise un propos aussi vaste et ambitieux que dans ce volume, nous paraît contestable. Nulle anthologie ne sera aussi éclairante que la lecture d'un essai tel celui, par exemple, d'E. R. DODDS (*Païens et chrétiens dans un âge d'angoisse*) dont les auteurs, dans leur bibliographie, omettent de signaler la traduction française.

ERIC JUNOD

MICHEL TARDIEU, *Ecrits gnostiques. Codex de Berlin* (Sources gnostiques et manichéennes, 1), Paris, Cerf, 1984, 518 p.

Michel Tardieu, disciple et successeur d'H.-Ch. Puech à l'Ecole Pratique de Hautes Etudes, fournit ici la première traduction française intégrale du célèbre papyrus copte de Berlin (P. Berolinensis 8502) qui contient dans l'ordre l'*Évangile selon Marie*, le *Livre des secrets, de Jean* (ou *Apocryphon*), la *Sagesse de Jésus*, ainsi qu'un épisode des *Actes de Pierre*. Mais surtout, dans son introduction et son ample commentaire, il propose de ce codex une lecture originale, féconde en hypothèses séduisantes et enrichie par une connaissance qui déborde le cadre de la gnose et du christianisme ancien pour s'étendre aux religions orientales, au manichéisme, à l'hermétisme, au judaïsme, à la philosophie de l'Antiquité tardive... Signalons trois des hypothèses les plus intéressantes défendues dans ce livre. La première se rapporte au codex lui-même : l'A. considère qu'il constitue un ensemble cohérent de textes et non le simple réceptacle de textes fortuitement réunis et juxtaposés. Le support de ce regroupement serait le schéma classique des traités philosophiques sur le destin (*de fato*) dérivés du *Timée* de Platon. La cohérence interne du codex représente pour l'A. une clé de lecture pour les quatre textes copiés. La seconde hypothèse concerne le *Livre des secrets, de Jean*, l'un des ouvrages fondamentaux de la gnose. Ce texte, directement influencé par l'évangile johannique et les Chaldéens, est décrit comme un ouvrage polémique tant à l'égard du judéochristianisme que du christianisme ; il récuse aussi bien la référence à l'exigence pratique de la loi que celle aux Écritures juives ; certes, il se livre à une exégèse de Gen. 1-4, mais cette interprétation fait table rase de la tradition orale juive pour trouver l'essentiel de son support idéologique

dans le platonisme. La troisième est relative aux rapports entre la *Sagesse de Jésus* et l'ouvrage intitulé *Eugnoste* qui est transmis dans deux codex de Nag Hammadi. L'A. démontre brillamment que la *Sagesse* dérive d'*Eugnoste* plus exactement d'un *Eugnoste* déjà chargé d'interpolations chrétiennes; il repère et décrit les distorsions doctrinales que la *Sagesse de Jésus* fait subir à sa source. Notons encore que la traduction et l'étude des *Livres des secrets* et de la *Sagesse de Jésus* tiennent compte des recensions transmises par les codex de Nag Hammadi. — Cet ouvrage, qui comporte aussi un important et bienvenu index analytique, est certainement l'une des meilleures et des plus originales études parues sur la gnose. Mais il contient aussi des affirmations catégoriques et aventureuses auxquelles on ne se rallie pas facilement. Ainsi plusieurs éléments du commentaire de l'épisode des *Actes de Pierre* et les assertions concernant son existence isolée et sa présence dans le codex nous ont-ils laissé à la fois perplexes et frustrés. Il faudrait à tout le moins justifier plus sérieusement des déclarations telles que celles-ci : l'épisode est un exemple de la prédication populaire chrétienne; sa suppression dans la manuscrit de Verceil est l'effet d'une censure ecclésiastique (l'A. paraît ignorer que c'est sans doute toute la première partie des *Actes de Pierre* qui est absente du manuscrit latin); l'anecdote se réfère et s'explique par le système familial traditionnel en Syrie-Palestine et elle a dû naître sous forme de tradition orale avant la fin du I^{er} siècle pour être ensuite écrite en syriaque. Par ailleurs, la façon malveillante de qualifier ou plutôt de condamner la traduction française par R. Kasser de l'*Apocryphon de Jean* («incompréhensible et inutilisable») ne manquera pas d'inquiéter ceux qui sont parvenus à l'utiliser et à lui trouver un sens. Cela dit, on reconnaîtra à M. Tardieu une indéniable maîtrise dans l'art de la traduction; sous sa plume, ces textes si difficiles deviennent mieux que lisibles, ils prennent vie.

ERIC JUNOD

ORIGÈNE, *Philocalie 1-20: sur les Ecritures*; (suivi de) *la Lettre à Africanus sur l'histoire de Suzanne*. Introduction, texte, traduction et notes par M. Harl (pour la *Philocalie*) et par N. De Lange (pour la *Lettre à Africanus*) (*Sources Chrétiennes*, 302), Paris, Cerf, 1983, 593 p.

Depuis plusieurs années on observe chez les théologiens (même chez les biblistes!) et dans le public un intérêt croissant, voire une attirance pour l'exégèse patristique. Ceux qui ne rebute pas un effort intellectuel et qui désirent savoir plus précisément quels sont les fondements et les règles de cette exégèse trouveront dans ce superbe volume le plus substantiel et le plus éclairant des guides. Trois raisons justifient cette affirmation. Tout d'abord Origène apparaît avec le temps comme le maître de l'exégèse patristique sur le plan théorique comme sur le plan pratique; il a pensé et mis en forme une méthode d'interprétation; il l'a pratiquée sur la presque totalité des livres bibliques. En deuxième lieu, la *Philocalie* renferme la plupart des textes majeurs d'Origène sur cette méthode. Cette *Philocalie*, rappelons-le, est une anthologie de textes d'Origène composée par un autre grand théologien, Grégoire de Nazianze (sans doute en collaboration avec Basile de Césarée). Si les derniers chapitres de cette anthologie (21-27) se rapportent au problème de la liberté humaine et de la providence divine (ils ont été traduits dans le n° 226 de *Sources Chrétiennes*), les vingt premiers traitent de l'Écriture. Ils abordent toutes sortes de problèmes passionnants et fondamentaux pour l'époque; par ex. celui de l'inspiration divine de l'Écriture, de ses obscurités, de ses fautes grammaticales, de son style médiocre, de la polysémie des mots, de son efficacité, de son unité et bien évidemment de son double sens, littéral et spirituel. La troisième raison tient à l'auteur de la traduction et du commentaire de ces textes: Madame M. Harl lit et commente Origène avec une perspicacité et une intelligence exceptionnelles; de surcroît, elle tra-

veille et médite sur ces textes depuis une bonne vingtaine d'années. On trouve donc dans ses introductions le résultat accompli et pédagogiquement présenté d'une recherche qui, à bien des égards, prolonge, précise et corrige le travail accompli jadis par H. de Lubac dans son ouvrage *Histoire et Esprit. L'intelligence de l'Écriture d'après Origène* (Paris 1950). L'introduction générale, intitulée l'herméneutique d'Origène (p. 42-157), nous apparaît comme l'exposé le plus fidèle sur le sujet. — Dans ce volume, le texte des vingt premiers chapitres de la *Philocalie* fait l'objet d'une présentation; mais seuls sont traduits les textes n'appartenant pas à un ouvrage origénien déjà publié dans la collection *Sources Chrétiennes*. — En judicieux complément à ces chapitres, on trouve une nouvelle édition critique, une traduction et une intéressante présentation par N. De Lange de la *Lettre à Africanus*, un document capital pour l'histoire du texte biblique dans le christianisme des premiers siècles. — Un index sélectif des mots grecs se trouve à la fin du volume.

ERIC JUNOD

BASILE DE CÉSARÉE, *Contre Eunome*; suivi de EUNOME, *Apologie*. Introduction, traduction et notes par B. Sesboué avec la collaboration pour le texte et l'introduction critiques de G.-M. de Durand et L. Doutreleau (*Sources Chrétiennes*, 299 et 305), Paris, Cerf, 1982 et 1983, 274 p. et 355 p.

Ces deux volumes contiennent respectivement le livre I du *Contre Eunome* et les livres II-III suivis de l'*Apologie*. On peut en commencer la lecture par la fin puisque l'*Apologie*, providentiellement conservée dans une vingtaine de manuscrits, est à l'origine de l'ouvrage de Basile et d'autres réfutations. Eunome, l'une des figures majeures de la seconde génération arienne avec son maître Aèce, est le contraire d'un esprit médiocre. Dialecticien redoutable, bénéficiant d'une bonne connaissance philosophique, il prend soin de ne pas prêter le flanc aux objections faites antérieurement à l'enseignement d'Arius. Certes, sa pensée trinitaire s'appuie sur l'inengendré qu'elle présente comme s'identifiant avec la substance de Dieu; mais elle se garde de présenter le Fils comme une créature temporelle, tirée du néant. Bien que produit du Père, le Fils est défini comme une substance; en tant que Monogène, il est un; en tant qu'engendré, il participe déjà au multiple; c'est ainsi qu'il assure l'indispensable, c'est-à-dire la transition entre l'Un et le multiple. Basile voit un blasphème dans cette conception qui conduit à l'amputation de la pleine divinité du Fils du fait de son engendrement. Avec courage il croise le fer sur le plan rationnel et il va tenter de traduire sa foi sans brimer pour autant sa propre raison. Ce traité a en effet l'allure d'un essai qui, au-delà d'Eunome ou à travers les pensées qui lui sont prêtées, s'affronte à tout l'arianisme. — Le *Contre Eunome* et l'*Apologie* reçoivent ici une nouvelle édition critique (fondée pour le *C. E.* sur les manuscrits antérieurs au XIV^e siècle) et une traduction remarquable de clarté. Les introductions situent le cadre historique du débat et précisent les influences philosophiques; elles examinent aussi les questions d'authenticité, en particulier le problème des livres IV et V du *C. E.* qui reste entier (sont-ils de Didyme ou proviennent-ils d'un autre ouvrage de Basile?). Relevons enfin, dans les index, ceux consacrés au vocabulaire du *C. E.* et de l'*Apologie*.

ERIC JUNOD

Le Cantique des Cantiques d'Origène à Saint Bernard. Traduction par R. Winling et les Carmélites de Mazille; introductions par R. Winling et A.-G. Hamman (Les Pères dans la foi), Paris, Desclée de Brouwer, 1983, 201 p.

Isaïe expliqué par les Pères. Traductions par J. Millet, J. Legée et les Carmélites de Mazille; introductions par A.-G. Hamman (Les Pères dans la foi), Paris, Desclée de Brouwer, 1983, 139 p.

Les Psaumes commentés par les Pères. Traduction par Sœur B. Landry; introduction par A.-G. Hamman (Les Pères dans la foi), Paris, Desclée de Brouwer, 1983, 354 p.

Thèmes et figures bibliques. Traductions par les Carmélites de Mazille et S. Bouquet; introductions par A.-G. Hamman (Les Pères dans la foi), Paris, Desclée de Brouwer, 1984, 331 p.

A.-G. HAMMAN, *Les racines de la foi. La catéchèse des Pères de l'Eglise*, Paris (?), O. E. I. L., 1983, 236 p.

Le dynamisme de la collection «Les Pères dans la foi» (déjà présentée dans *RThPh* 1983, p. 89) est remarquable. Il se mesure au rythme des parutions ainsi qu'au nombre d'écrits patristiques qui reçoivent leur première traduction française. La sélection des textes s'efforce intelligemment de laisser la parole à différents courants herméneutiques et théologiques. Ainsi, dans le volume sur le *Cantique*, Origène et S. Bernard (un couple traditionnel!) cohabitent-ils avec Grégoire d'Elvire. *Isaïe* permet le regroupement d'Origène, de S. Bernard, de S. Augustin, de Rupert de Deutz et d'une homélie de la «Collection gallicane»; relevons dans ce volume l'excellente traduction des neuf homélies d'Origène sur Isaïe. Le choix est plus varié encore dans l'épais volume sur les *Psaumes* (20 auteurs pour 29 textes). Ce recueil est spécialement intéressant car il rassemble autour de vingt psaumes (1, 2, 4, 8, 21, 22, 39, 41, 50, 62, 67, 90, 94, 109, 117, 121, 122, 129, 149 et 150) un ou deux textes (généralement homilétiques) qui composent un échantillon assez représentatif de la prière et de la méditation pratiquées par les Pères. Enfin, le volume *Thèmes et figures bibliques* est consacré à des motifs (par ex. l'échelle de Jacob ou le signe de Jonas) et à des personnages (par ex. Melchisédech ou Rahab) qui joueront un rôle dans l'interprétation de l'Écriture du fait de leur exploitation typologique ou allégorique; ici encore, le choix des auteurs est large. — Le Père A.-G. Hamman a rédigé les introductions et les parties finales (intitulées «Pour tirer profit de ce volume») de chacun de ces livres qui ont pour but de faire connaître l'œuvre des Pères à un public non spécialisé. Je ne serais pas étonné cependant que les spécialistes de la théologie, notamment les biblistes, ne fassent d'heureuses découvertes en ouvrant ces livres. — A.-G. Hamman est encore l'auteur d'une initiation à la catéchèse des Pères: *Les racines de la foi*. Les chapitres de l'ouvrage (respectivement consacrés à Ignace, Irénée, Origène, Grégoire de Nysse, Augustin, Tertullien, Cyrille de Jérusalem, Basile, Ambroise et Chrysostome) sont le texte de conférences prononcées à Notre-Dame de Paris en 1980-81.

LUCIEN JERPHAGNON, *Vivre et philosopher sous l'empire chrétien*, Paris, Privat, 1983, 213 p.

En huit chapitres animés d'un même souffle, l'A. décrit une sombre tragédie qui débute à Rome dans les premières années du IV^e siècle et qui s'achève à Athènes en 529 lorsque Justinien décide la fermeture de l'École et que les philosophes sont acculés à trouver refuge dans une Perse plus tolérante. Cette tragédie ne s'identifie pas à la mort de la philosophie païenne; en effet, si l'Occident sombre lentement dans une barbarie favorisée par le christianisme, l'Orient parviendra, surtout avec Proclus, à un véritable sommet de la réflexion philosophique; mais ce sommet précède de peu la funeste décision de Justinien, dictée par un souci d'unification politique et idéologique. La tragédie consisterait donc plutôt en une sorte de mise à mort de la philosophie païenne traditionnelle, mise à mort dans laquelle le christianisme aurait joué un rôle essentiel en se faisant passer abusivement pour une «philosophie». — Ce livre est partisan et ne se défend pas de l'être (voir le ch. sur Augustin). Mais son parti pris, qui vaut largement celui d'historiens chrétiens qui célèbrent l'Age d'Or de la patristique et le puissant génie synthétique d'un Augustin, lui permet de rectifier avec une efficace vigueur cette opinion assez répandue selon laquelle le christianisme, dès le IV^e siècle, aurait pris le relais d'une réflexion philosophique moribonde. — On ne résistera pas au plaisir de mentionner les titres que l'A. a donnés à ses huit chapitres. Le premier tableau s'intitule «l'automne d'un monde» (description des menaces qui pèsent sur l'Empire); puis on voit se succéder «les derniers beaux jours» (l'époque constantinienne), «bourrasques sur un empire» (les sanguinaires héritiers de Constantin), «l'été de la Saint-Martin» (Julien ... non pas l'Apostat, mais le Philosophe), «la saison des brumes» (l'épuisement de l'Empire romain jusqu'à Théodose), «la tourmente» (Alaric le conquérant et Augustin le spiritualiste chrétien), «les derniers jours de l'Occident» (la mort de la philosophie dans le monde latin) et enfin «sous le soleil d'un autre monde» (la vitalité de la philosophie en Orient avec Hypatia, Synésios, Hiéroclès, le grand Proclus, Damascius et Simplicius). Ce sont autant de fresques réussies qui nous font assister à l'épanouissement d'un christianisme hellénisé, donc infidèle à la prédication du Christ, et aux ultimes lueurs d'une philosophie qui veille au chevet d'un Empire mortellement atteint, avec à l'arrière-plan des intrigues de cour et des armées toujours en mouvement. — Sans doute ce livre ne rend-il pas justice à chacun des acteurs qu'il met en scène, sans doute pêche-t-il par quelques omissions et préjugés; il n'en n'est pas moins dense, intelligent et bien documenté.

ERIC JUNOD

TERTULLIEN, *De la patience*. Introduction, texte critique, traduction et commentaire par Jean-Claude Fredouille (Sources Chrétiennes, 310), Paris, Cerf, 1984, 326 p.

Quelle idée de faire l'éloge de la patience et de la définir comme en vertu souveraine! Mais sans doute Tertullien eût-il été surpris de notre étonnement. Le stoïcisme impérial (en particulier avec Sénèque) tenait la patience pour l'une des trois vertus principales, à côté du courage et de la magnanimité. Mais, demandera-t-on, pourquoi le chrétien Tertullien privilégie-t-il une valeur stoïcienne? Question naïve: à toutes les époques, dans un dessein apologétique, le christianisme s'est efforcé de reprendre quelque chose des valeurs dominantes. En l'occurrence, T. veut montrer que le chrétien, lui aussi, est patient ... s'il le faut jusqu'au martyre. Par ailleurs, il semble voir dans la patience une

caractéristique du christianisme: Dieu, le Christ, le peuple chrétien sont patients, à la différence du Démon et du peuple d'Israël qui manifestent leur impatience. — L'édition critique diffère sur plusieurs points de celle de Borleffs (dans le *CSEL* 76). Un ample commentaire, surtout littéraire, et quatre index (écriture, œuvres de T., autres auteurs anciens, *rerum notabiliorum*) complètent ce volume préparé par l'un des éminents spécialistes de Tertullien.

ERIC JUNOD

EMILIEN LAMIRANDE, *Paulin de Milan et la «Vita Ambrosii», Aspects de la religion sous le Bas-Empire* (Recherches, 30), Paris — Tournai — Montréal, Desclée — Bellarmin, 1983, 206 p.

On sait peu de choses de ce Paulin de Milan qui exerça le métier de notaire auprès d'Ambroise et qui écrivit (à la demande d'Augustin, déclare-t-il) cette *Vita Ambrosii*, peut-être vers 412-413. Son texte n'a rien d'un chef-d'œuvre littéraire, l'information qu'il apporte sur la vie d'Ambroise sans être négligeable, n'est pas d'un prix inestimable et son zèle à encenser l'évêque n'excuse pas son manque de lucidité et d'esprit critique à l'égard des faits rapportés. N'importe! Aux yeux de l'historien, la relative platitude ou naïveté d'un texte peut constituer un intéressant objet d'études si l'on sait y repérer l'expression d'une culture et d'un milieu déterminés. C'est ce que fait l'A. après une introduction et une traduction de la *V. A.*; il la commente en s'efforçant notamment de dégager l'idéal et les valeurs chrétiennes que Paulin (qui n'est pas un moine et qui ne subit donc pas l'influence directe du modèle monastique) prête à son héros. Il en ressort le visage d'un christianisme peu doctrinal, plutôt communautaire, pragmatique et moralisateur, nettement attiré par le merveilleux. Le lecteur de 1984 devrait-il conclure que plus ça change, plus c'est la même chose?

ERIC JUNOD

SAINT AUGUSTIN, *Confessions*, traduit du latin par Louis de Mondadon, présenté par André Mandouze (Points, Sagesse Sa 31). Paris, Seuil, 1982, 405 p.

Dix ans après sa conversion, saint Augustin, évêque d'Hippone, décide de rédiger les *Confessions*. Une telle entreprise a pour but de révéler les cheminements possibles de la grâce divine dans un cœur d'homme, en l'occurrence le sien. Trois protagonistes dans cet ouvrage: saint Augustin, Dieu, le monde (c'est-à-dire les lecteurs des *Confessions*). Ouvrage précieux qui nous fournit l'essentiel de la vie de saint Augustin en Afrique du Nord, avant sa conversion, mais aussi vraie méditation, où l'évêque tantôt invoque, loue, dialogue et débat avec Dieu. Les *Confessions*, ce n'est pas un simple journal intime, c'est un chef-d'œuvre inspiré et pénétré d'un bout à l'autre par la Parole de Dieu. Lorsque saint Augustin évoque les faits de son passé, c'est toujours au service de son présent, de ce temps qu'il vit aujourd'hui avec Dieu. Quant à la traduction du jésuite Louis de Mondadon, elle a l'avantage d'être fine et très soignée; on pourrait lui reprocher parfois d'abuser de formules trop recherchées qui nous privent de ce lyrisme intérieur, simple et direct, propre au langage augustien.

MICHELINE RAVENEL

ALAIN BOUREAU, *La légende dorée. Le système narratif de Jacques de Voragine* († 1298), Paris, Cerf, 1984, 283 p.

Ce livre aussi intelligent qu'intéressant est consacré à un illustre inconnu. Illustre, la *Légende dorée* l'est indubitablement comme en témoignent sa riche tradition manuscrite, ses nombreuses éditions et traductions. Mais ce texte, utilisé et feuilleté par une multitude de croyants et d'artistes, reste inconnu; on attend encore une édition sinon *maior* du moins vraiment satisfaisante sur le plan critique; ses traductions — françaises notamment, mais l'A. nous en promet une — sont peu sûres; enfin il n'a guère été étudié pour lui-même. Ou plutôt il n'avait guère été étudié car le livre d'A. Boureau (s'agit-il d'une thèse ou de l'adaptation d'une thèse?) comble magistralement ce vide. Le point de vue de l'A. apparaît d'abord comme exclusivement littéraire; il s'agit d'étudier les formes narratives d'un texte, fort long, qui, suivant l'ordre de l'année liturgique, déroule une succession de chapitres consacrés soit à la fête d'un (ou plusieurs) saint, soit à un mystère chrétien qui fait l'objet d'une célébration. Mais cette enquête littéraire et structurale débouche sur des perspectives historiques et théologiques. L'A. découvre dans ce texte un univers cohérent dans lequel chaque élément trouve sa place fonctionnelle; l'ensemble représente un tout qui procure au fidèle la somme de ce qui lui est nécessaire. Le propos animant la *Légende dorée* est le suivant: démontrer au moyen de récits répétitifs et chargés d'accumulations que Dieu commande la sainteté, prend soin de ses saints en toutes choses et les accueille dans un monde céleste qui relativise radicalement l'histoire humaine et les règnes temporels. — L'hypothèse de l'A. — car c'en est une — est développée à travers une succession d'investigations denses qui reposent non seulement sur une connaissance intime du texte mais aussi sur nombre de travaux récents relatifs à la logique du récit, l'hagiographie, l'histoire et la théologie médiévales. — Ce livre est certainement appelé à susciter une discussion. On pourra par exemple se demander si l'A. n'est pas conduit à rattacher à Jacques de Voragine des traits et des intentions qui sont tout bonnement hérités de ses sources et de la tradition hagiographique; le recours à l'accumulation, la loi de la variété sont-elles vraiment chez J. de V. le produit d'une recherche consciente et personnelle? Ne trouverait-on pas chez des écrivains bien antérieurs, comme Grégoire de Tours ou l'auteur des *Virtutes apostolorum* ces mêmes traits... pour ne pas remonter plus haut aux sources de l'hagiographie chrétienne et de l'arétologie païenne? — Une suggestive préface de Jacques Le Goff met en évidence l'originalité et l'importance de ce livre.

ERIC JUNOD

GUILLAUME DE SAINT-THIERRY, *Le Miroir de la foi*. Introduction, texte critique, traduction et notes par J. Déchanet o.s.b. (Sources Chrétiennes, 301), Paris, Cerf, 1982, 205 p.

Dom J. Déchanet avait publié en 1946 une édition-traduction du *Speculum fidei* avec une introduction et une annotation. Diverses circonstances entravèrent la diffusion de ce livre dont le stock fut finalement détruit. L'A. s'est donc remis à l'ouvrage; le texte a été révisé et la traduction recomposée. Il est cependant dommage que ce nouvel ouvrage ne contienne ni l'index verborum, ni l'index thématique qui figuraient dans celui de 1946; au chapitre des légers regrets, ajoutons celui dû à l'absence d'une bibliographie sur Guillaume (seules ses œuvres mentionnées). Mais l'introduction doctrinale est dense et renvoie à quelques études importantes. — *Le Miroir de la foi* est la première

partie d'une œuvre qui se poursuit par l'*Enigme de la foi*; on devrait plutôt dire qu'il est la première étape d'un itinéraire vers Dieu. — Qu'est-ce que la foi, première des vertus théologiques? En opposition à Abélard qui en fait la science sûre des réalités cachées, Guillaume la considère comme une humble adhésion de l'intelligence aux réalités divines, une confession de l'homme éclairé par la grâce surnaturelle. L'objet de la foi n'est pas tant la connaissance du Dieu créateur et raison de toutes choses — une telle connaissance est innée dans l'homme — que le mystère de l'humanité et de l'humilité de Dieu; c'est la médiation du Christ qui scandalise notre esprit raisonnable. Trois étapes jalonnent le chemin de la foi. Au premier degré, l'homme accueille avec obéissance les vérités confessées par l'Eglise; au deuxième, il cherche à comprendre ces vérités, sans en éliminer le caractère divin en les ramenant à de simples connaissances rationnelles; au troisième degré, sous l'effet de la grâce illuminante, il parvient à une harmonieuse synthèse entre ce qu'il savait et ce qu'il a appris; mais cet état, proche de l'expérience mystique, reste fugitif.

ERIC JUNOD

LORENZO VALLA, *Dialogue sur le libre arbitre*, édition critique, traduction, introduction et notes par Jacques Chomarat, (Textes et documents de la Renaissance n° 5), Paris, Vrin, 1983, 66 p.

Le dialogue de Valla, rendu célèbre par Leibniz dans ses *Essais de Théodicée*, a été édité par Maria Anfossi en 1934. Cette édition est introuvable depuis plusieurs années. Jacques Chomarat, tout en fondant son texte sur celui de M^{me} Anfossi, en présente une version corrigée et améliorée. Il ajoute notamment à l'apparat des variantes les variantes de deux éditions anciennes (Vienne 1516 et Cologne (?) 1473), inconnues de son prédécesseur. Il fournit aussi la première traduction française de l'opuscule de Valla, qui est imprimée en face du texte latin. Son introduction comprend une brève esquisse biographique de l'humaniste, une analyse du contenu du dialogue et quelques aperçus sur l'attitude qu'adopte Valla envers la question délicate du libre arbitre. Un exposé de la méthode suivie par l'éditeur et un conspectus des éditions anciennes terminent l'introduction. Quelques critiques de détail: l'éditeur ne signale ni dans le texte ni dans les notes les références bibliques précises (cf. p. 44, 45, 47); le lecteur doit donc faire le travail lui-même. Il ne tente nullement de placer Valla dans une tradition théologique. En fait, contrairement à ce que dit l'éditeur à la p. 9 de son introduction, l'apport original de Valla au débat du libre arbitre ne consiste pas en la distinction entre la prescience et la volonté divines. Cette distinction a été faite tant par Augustin lui-même que par St Thomas qui le cite à ce propos (*S. Th.* 1a q.14 a.8). De plus, une des idées-clés de Valla, à savoir que Dieu prévoit les événements parce qu'ils auront lieu et non l'inverse (les événements auront lieu parce que Dieu les prévoit), figure également dans la *S. Th.* (*ibid.*). Il semble donc que Valla reprend certaines notions des scolastiques qu'il critique, et que son originalité consiste plutôt en un lien étroit qu'il établit entre la volonté divine et le salut ou la condamnation de l'homme. Les sources de la pensée de Valla restent à étudier. Le lecteur pourra le faire plus facilement grâce au texte latin amélioré, accompagné d'une excellente traduction française que nous offre ici M. Chomarat.

IRENA BACKUS

ROGER NICOLE, *Moyse Amyraut, A Bibliography with special reference to the controversy on Universal Grace*. New York and London, Garland Publishing, Inc., 1981, ix + 209 pp.

Comme son titre l'indique, cet ouvrage a un double but. Il s'agit d'une part de répertorier les ouvrages d'Amyraut lui-même, et d'autre part de présenter une bibliographie raisonnée des ouvrages écrits tant par Amyraut que par d'autres théologiens lors de la controverse sur la question de la grâce universelle. Après une introduction qui comprend une biographie du théologien de Saumur et un résumé du déroulement de la controverse que l'auteur divise en trois périodes (1634-37, 1641-49, 1655-61), vient la bibliographie des œuvres d'Amyraut, de 1624 à 1973. Elle consiste en 161 titres avec une très brève analyse bibliographique et une liste des bibliothèques détentrices de ces ouvrages (l'auteur souligne qu'il n'a consulté qu'un certain nombre de ces bibliothèques). Quant aux livres concernant la controverse, ils sont répertoriés en deux sections. Vient d'abord une liste de tous les ouvrages parus lors de la controverse elle-même. Cette liste est accompagnée d'une autre qui comporte les ouvrages *sur* la controverse rédigés par des contemporains d'Amyraut et une bibliographie de la littérature secondaire sur certains de ces auteurs. Un inventaire des ouvrages anciens et modernes au sujet d'Amyraut figure vers la fin du volume qui comporte, en outre, une liste alphabétique des écrits du théologien. La subdivision du volume en autant de sections le rend malheureusement difficile à consulter. De plus, le nombre de fautes d'impression dépasse la moyenne. En ce qui concerne la bibliographie des œuvres d'Amyraut, le lecteur peut constater que les pages de titre ne sont pas reproduites. Il constatera également qu'en raison de la division chronologique, il doit chercher p. ex. les *Theses theologicae* en plusieurs endroits, même s'il consulte la liste des ouvrages d'Amyraut classés par matière, ainsi que la liste alphabétique à la fin du volume. Le lecteur patient trouvera toutefois dans le livre de M. Nicole des renseignements très utiles tant sur la controverse que sur Amyraut lui-même.

IRENA BACKUS

OWEM CHADWICK: *Newman*, Oxford/New York, Oxford University Press, 1983, 83 p.

O. Chadwick, éditeur de l'Oxford History of the Christian Church, nous offre ici un survol rapide mais très clair de la pensée de Newman, à travers quelques aperçus sur ses différentes œuvres. Ce livre est un peu l'équivalent — en plus sévère — de ceux de la collection *Les maîtres spirituels*. Il permet une première approche de ce penseur original et solitaire du XIX^e siècle anglais (un des seuls penseurs systématiques et sans doute celui qui avait la plus belle langue), anglican converti au catholicisme à l'âge de 44 ans et élevé au rang de cardinal à la fin de sa vie. Son itinéraire aura forcé les protestants à mieux estimer les catholiques et les catholiques à une attitude plus amicale à l'égard du protestantisme, une ouverture aux droits de la recherche historique, à la liberté de la science. Intéressantes, la conception qu'avait Newman de l'université (il a été recteur à Dublin) (p. 51-57) et sa défense de l'infailibilité pontificale (qui ne peut concerner les sciences, qui doit demeurer dans le cadre du donné apostolique et qui ne peut jamais remplacer l'autorité de la conscience individuelle) (p. 66-67). Le livre est malheureusement trop court pour nous présenter l'importance de Newman pour la pensée pré et postconciliaire du XX^e siècle (des gens comme Przywara, Bouyer, Guitton s'y sont intéressés) et, bien qu'il s'y essaie, il

ne donne que trop peu d'aperçus sur le contexte du XIX^e siècle. Il faudra, pour en avoir, se référer aux ouvrages que cite Chadwick dans une brève bibliographie où figure d'ailleurs l'un de ses livres qui a fait autorité dans ce domaine.

JEAN-ERIC BERTHOLET

des JEAN-PAUL GABUS – ALI MERAD – YOUAKIM MOUBARAC, *Islam et christianisme en dialogue* («Rencontres Islam»), Paris, Le Cerf, 1982, 187 p.

Fruit d'une session organisée en 1981 par le Centre œcuménique «Unité chrétienne» de la faculté de théologie de Lyon, ce petit volume livre les trois études qui y furent données. — Jean Gabus de la faculté de théologie protestante de Bruxelles, présente les différentes approches protestantes de l'Islam depuis le XVI^e et les orientations actuelles du dialogue entre le protestantisme et l'Islam. Dans une première partie intitulée les pionniers du dialogue, il rappelle l'attitude traditionnelle qui a oscillé entre le mépris, l'ignorance et le prosélytisme, puis il évoque les orientations de Hendrik Kraemer, théologien de la discontinuité, de Kenneth Cragg; un être-avec solidaire, de Wilfred Cantwell Smith, représentant du protestantisme libéral et universitaire, et de Henry Corbin, révélateur et promoteur d'une certaine tradition du chi'isme mystique iranien. La seconde partie est réservée aux diverses consultations organisées par le Conseil Œcuménique avec des représentants de l'Islam et des protestants évangéliques (Georges Tartar et Charles Marsh), ainsi qu'aux travaux de la Commission Eglise — Islam de la Fédération Protestante de France. — Ali Merad de l'Université de Lyon III, apporte en une dizaine de pages le point de vue d'un musulman sur les conditions, les exigences et les enjeux du dialogue islamo-chrétien. — Le père Youakim Moubarac, professeur à l'Institut catholique de Paris et à l'université de Louvain, intitule son exposé «Approches chrétiennes de l'Islam vu d'Orient». Comme il l'écrit lui-même dans ses remarques préliminaires, ces approches converties en expériences communionnelles se ressentent de leur contexte oriental et de leur structure catholique. Le lecteur non initié à la terminologie de l'auteur est quelque peu désarmé. — Dans une première partie, le père Moubarac fait l'inventaire de l'héritage musulman et des divers essais contemporains de «légitimation» théologique de l'Islam avec leurs intentions respectives, il montre que les convergences islamo-chrétiennes ont trouvé de multiples expressions dans le combat politique depuis 1840. Son chapitre «l'émulation spirituelle» propose ce «qui n'a pas toujours un rapport apparent ou direct avec l'Islam mais que je (M. Moubarac) considère, à l'intérieur du christianisme, comme une intention musulmane secrète, inavouée, quelque chose qui échappe à la conscience chrétienne elle-même, mais qui y est inscrit par l'Esprit et que seule une longue intériorisation pourrait formuler» (p. 137). Le mystère de Dieu ou l'apophatisme chrétien, «Kénose» et voies musulmanes de Jésus, «dhikr» et «philocalie». — La seconde partie de cet exposé permet à notre auteur d'insérer dans une longue méditation eucharistique les thèmes du Croissant et de la Croix, de l'abaissement de Dieu dans l'incarnation, et du monachisme. — Ouvrage dans l'ensemble intéressant et utile, mais la voix musulmane se fait trop peu entendre pour que son titre soit pleinement justifié.

CLAUDE F. MOLLA

- MOHAMMED ARKOUN – MAURICE BORRMANS – MARIO AROSIO, *L'Islam religion et société* (Rencontres Islam), Paris, Le Cerf, 1982, 165 p.
- BIANCAMARIA SCARCIA, *Le Monde de l'Islam*, Paris, Ed. Sociales, 1982, 212 p.
- MICHEL LELONG, *L'Islam et l'Occident* (Présence du monde arabe), Paris, Albin Michel, 1982, 260 p.
- ROGER DU PASQUIER, *Découverte de l'Islam* (Points – Sagesses 30), Paris, Seuil, 1984, 180 p.

Un islamologue, algérien et musulman, Mohammed Arkoun et le père Maurice Borrmans de l'Institut Pontifical des Etudes Arabes de Rome, prêtent leur concours pour une émission radiophonique italienne destinée à un public cultivé. Le réalisateur Mario Arosio entend, par l'entremise de longues interviews, présenter les rapports entre « religion et société » tels que l'Islam contemporain les vit. — Les textes ont été revus par les auteurs. M. Arkoun a intitulé le sien : « Tensions prophétiques et réalités historiques de l'Islam », M. Borrmans : « L'Islam entre le rappel des origines et l'urgence du nouveau », cela donne une série de constellations thématiques, aussi bien doctrinales que socio-culturelles. Le sociologue-linguiste musulman et le théologien romain abordent les mêmes problèmes : le personnalisme islamique, le livre incréé, le Dieu caché, foi et œuvres, pouvoir politique et pouvoir religieux, le processus de modernisation ; chacun cependant use d'une approche liée à sa discipline propre. L'ensemble est digne d'intérêt ; on peut toutefois regretter que dans ses analyses M. Arkoun réduise le christianisme au catholicisme romain. — Traduit également de l'italien, l'ouvrage de B. Scarcia est une lecture marxiste du monde musulman contemporain. Les bouillonnements politiques actuels sont reliés essentiellement à des problèmes socio-économiques, et l'Islam, comme fait religieux, est « un instrument de lutte à partir du moment où ce sont les masses elles-mêmes qui placent en lui leur patrimoine culturel et le fondement de leur identité nationale » (p. 180). C'est l'expérience coloniale, hier, et impérialiste, aujourd'hui, qui expliquent à la fois un certain réveil islamique et l'échec des divers plans de modernisation dans les domaines économique et social. L'auteur a joint à son ouvrage un résumé de l'histoire de l'Islam (p. 191-198), quelques cartes (p. 199-206) et une brève bibliographie. — Le père Michel Lelong fut jusqu'en 1980 l'animateur du Secrétariat de l'Eglise de France pour les relations avec l'Islam. Après avoir publié en 1975 un opuscule intitulé *J'ai rencontré l'Islam* (Ed. du Cerf), en 1979 *Deux fidélités, une espérance* (même éditeur), il plaide aujourd'hui pour une meilleure connaissance des richesses spirituelles du message coranique et une plus grande compréhension des réalités politiques et sociales du monde musulman. Son ouvrage, fruit de ses expériences personnelles, de ses rencontres et de ses lectures, comporte six chapitres : le réveil de l'Islam, essor ou déclin du christianisme, judaïsme et sionisme, divergences et convergences, du Christ à Dieu, et dialogue Nord-Sud. Quoiqu'il n'offre rien de très nouveau, il réunit avantageusement tous les arguments de ceux qui entendent promouvoir une revalorisation de l'Islam. Orientaliste complaisant ou abusé, son ouvrage est une apologie ; il pourrait fort bien s'intituler : défense et justification de l'Islam contemporain. — Roger Du Pasquier veut, lui aussi, faire passer le « message de l'Islam ». Publié en 1978 sous l'égide de l'Institut Islamique de Genève (Editions des Trois Continents) son livre paraît en format de poche muni des mêmes illustrations et des mêmes notes, dans une collection des Editions du Seuil. Intéressante initiation par un converti à l'Islam.

CLAUDE F. MOLLA

NICOLAS SED, *La mystique cosmologique juive* (Etudes juives XVI). Paris, Editions des Hautes Ecoles en sciences sociales/Mouton, 1981, 342 p.

Ce livre minutieux et très érudit consiste essentiellement en une tradition commentée des textes concernant la cosmologie ésotérique du judaïsme, dite *ma'asé beréshith*, depuis ses débuts mishnaïques jusqu'à l'époque gaonique. Un aphorisme de la Mishna précise en effet qu'on ne doit expliquer la cosmologie ésotérique que devant une seule personne, alors qu'on n'expliquera les mystères du monde transcendant de Dieu (*ma'asé merkâvâh*) à personne, étant entendu que chacun doit les découvrir par lui-même. Malgré cette injonction, le discours sur «l'œuvre de la création» a connu une popularité et une ampleur grandissantes, si bien que l'étude de ce discours est indispensable à une compréhension de la tradition juive dans sa totalité. On ne saurait assez remercier M. Sed de s'être livré à ce travail de traduction (et, d'abord, de mise à jour des textes originaux), et on se plonge avec ardeur dans la découverte, pas toujours aisée, de ces mondes cachés, de leurs dimensions, et de leurs habitants. C'est là aussi une possibilité de connaître quelques-unes des multiples facettes de la Vérité dont nul ne sondera jamais la prodigieuse variété.

CARL-A. KELLER

Théologie
contemporaine

SCHALOM BEN CHORIM, *Mon frère Jésus. Perspectives juives sur le Nazaréen*. Traduit de l'allemand par François Vial, Paris, Seuil, 1983, 226 p.

Etonnant que ce livre ne soit traduit qu'aujourd'hui alors qu'il date de 1967 et qu'il s'inscrit dans le dialogue que juifs et chrétiens semblent nouer depuis quelques années (cf. à cet égard le *Jésus* de FLUSSER, paru au Seuil en 1970). Le présent ouvrage s'adresse à un grand public auquel il veut offrir une perspective juive sur la figure de Jésus, défendant la thèse «que l'on peut découvrir, sans un voile grec qui recouvre pour ainsi dire les évangiles, une tradition hébraïque originelle». L'auteur estime qu'il s'est produit une évolution chez Jésus. Ainsi après une phase eschatologique où il est convaincu de l'imminence de la venue au Royaume, Jésus détrompé par son attente procède par intériorisation et annonce : «Le Royaume de Dieu est en vous». Finalement, constatant l'échec de sa prédication, il en acceptera l'issue fatale et manifesterà la détresse de celui qui est abandonné de Dieu, cf. Mc 15,33. L'auteur s'intéresse donc avant tout à l'identité juive de Jésus et refuse d'admettre qu'il est le Fils de Dieu ou le Messie. Par contre, l'historicité de Jeshua ben Joseph de Nazareth ne fait pas problème à l'auteur qui a un sens très sûr pour faire écho à la tradition vivante dans laquelle Jésus a vécu et qu'il décèle principalement dans les évangiles synoptiques. «La foi de Jésus nous unit, c'est la foi en Jésus qui nous sépare», confesse l'auteur. Ces lignes expriment exactement ce qui permet à l'auteur juif d'esquisser un *portrait* de Jésus, à partir des sources néotestamentaires et talmudiques, et ce qui a amené les exégètes et théologiens chrétiens à renoncer à toute tentative biographique concernant Jésus, estimant qu'on ne peut partir à la découverte du Jésus de l'histoire sans découvrir le Christ. Néanmoins, ce livre invite tout lecteur à mieux connaître les «eaux vives auxquelles Jésus de Nazareth a puisé», celles du judaïsme.

SERGE MOLLA

GONZALO PUENTE, *Messianisme et idéologie* (Collection Problèmes et Controverses), Paris, Vrin, 1983, 361 p.

Prenant appui sur l'ouvrage de K. Kautzky « Foundations of Christianity », paru en 1925 (!), et compulsant allègrement quelques travaux plus récents, notamment ceux d'A. Robertson et de S. G. F. Brandon (« Jesus and the Zealots », 1967), l'auteur essaie de relancer la lecture marxiste de l'histoire de Jésus et de l'Eglise ancienne. Les thèses sont connues: il faut interpréter la lutte de Jésus à partir de « l'atmosphère de lutte civile et de fièvre messianique » qui a marqué les années de l'insurrection juive de 66-70, et qui n'était rien d'autre que la révolte des classes inférieures. Jésus et ses partisans étaient des zélotes, c'est-à-dire des « terroristes », des « hors-la-loi », sens (selon Eisler, cf. Brandon p. 204) du mot *Baryona*. Leur idéologie, qui est l'idéologie révolutionnaire de l'évangile originaire, comportait les éléments suivants: hostilité des classes, vocation révolutionnaire des classes opprimées, communauté des biens, mépris du travail, abolition de la famille (p. 118-132). Toutefois, le bel élan révolutionnaire de Jésus et des siens allait être corrompu par Paul dont l'idéologie réactionnaire « se situe à mille lieues de la vision du monde qui animait la communauté chrétienne originelle, enracinée dans la fièvre messianique révolutionnaire que connut la Palestine avant 70 » (p. 153). Le « long processus inauguré par Paul, poursuivi par les évangélistes et porté à son point culminant par les pères de l'Eglise », eut pour conséquence que « le message chrétien altéra radicalement son caractère initial d'idéologie révolutionnaire et devint une idéologie conservatrice » (p. 220). Mais l'auteur est confiant: l'espérance chrétienne pourrait s'orienter vers une nouvelle vocation idéologique; elle pourrait « concevoir le dessin divin comme celui d'un royaume de perfection sur une terre transformée où les hommes auront surmonté ensemble les scissions consacrées par la tradition classique: âme et corps, esprit et matière, cieux et terre ». Car l'anthropologie (!) authentiquement chrétienne « situe rigoureusement Dieu à l'intérieur et non hors du processus historique réel » (p. 273); en tenir compte permettrait « d'éliminer progressivement les aliénations présentes de notre société » (p. 274). — Avec tout le respect dû aux convictions d'un homme, on peut se demander si la véritable aliénation de notre société, aliénation dont l'auteur n'est pas la seule victime, loin de là, ne réside pas dans son aveuglement aux réalités de Dieu, du Dieu vivant et autre, du Seigneur et Père de Jésus qui ne se confond nullement avec le prétendu « processus historique réel ». Pourquoi cet acharnement à ignorer la présence et l'œuvre de Dieu? Et pourquoi cet entêtement à s'attaquer à des textes religieux, alors même qu'on est dépourvu de toute sensibilité religieuse? — Que l'auteur confesse un humanisme marxiste et athée, soit. Mais est-il vraiment indispensable de soumettre l'Evangile à une déformation que j'ose qualifier de monstrueuse? Bien que j'admets évidemment que Jésus et l'Eglise ancienne ont vécu leur relation à Dieu dans des contextes historiques précis — comme nous aussi nous sommes appelés à la vivre au sein de notre société contemporaine.

CARL-A. KELLER

CORNEL WEST, CARIDAD GUIDOTE, MARGARET COAKLEY (eds), *Theology in the Americas. Detroit II, Conference Papers*. (Third World Studies), Maryknoll, New York, Probe ed. by Orbis, 1983, 190 p.

Ce volume rassemble les actes de la Seconde Conférence de Détroit (la première eut lieu en 1975) qui réunit en 1980 quelque 600 participants, tous liés à la réflexion des théologies de libération. L'ensemble des contributions publiées a trait à la dénonciation

de la position conservatrice des Eglises face à la crise du capitalisme, position jugée incompatible avec l'évangile de Jésus-christ. C'est pourquoi la critique revêt sans conteste un aspect politique, montrant bien que l'attaque a pour but non d'organiser des débats, mais plutôt de susciter des engagements concrets. Ainsi, après un court historique de la Conférence et quelques remarques introductives (I) de S. Torres, suivent trois parties dont les titres soulignent la nécessité d'une telle réunion: «analyse du système actuel» (II), «perspectives internationales» (III), «rôle des Eglises et de la théologie» (IV). Une cinquième partie, intitulée «nouvelle société/Eglise prophétique», exprime l'espérance de plusieurs minorités représentées à cette conférence, avant que, en conclusion (VI), C. West tente de poser quelques «jalons pour une gauche chrétienne nord-américaine». Au total, voici un recueil qui atteste du regroupement des minorités dans leur lutte, sans perdre leur identité et leur particularité, et du fait que ces théologies de libération optent de plus en plus pour le socialisme. Toutefois, il n'est pas sûr que cela signale véritablement un choix, surtout dans un contexte américain.

SERGE MOLLA

Gandhi et Martin Luther King: Des combats non violents (Dossiers libres), Paris, Cerf, 1983, 159 p.

En une centaine de pages, divers auteurs reviennent sur ces deux chefs charismatiques et politiques que furent Gandhi et King. A chaque partie biographique succèdent quelques études illustrant la technique et la signification de la non-violence. Cela est par ailleurs l'occasion d'éclairer la personnalité de Lanza del Vasto, disciple de Gandhi, et de clarifier la situation raciale actuelle aux Etats-Unis après l'assassinat de King et la dissolution de la majorité des mouvements noirs. Précédant une bibliographie française très complète, une troisième partie traite de la non-violence aujourd'hui et tente de relever les apports essentiels de ce moyen de lutte développé par les deux leaders. En conclusion, voici un recueil d'articles bienvenu, destiné à un large public, recueil qui permet d'aller plus loin à la rencontre de deux figures presque légendaires.

SERGE MOLLA

EMILE POULAT, *Critique et mystique. Autour de Loisy ou la conscience catholique et l'esprit moderne*, Paris, Le Centurion, 1984, 333 p.

En 1982 l'auteur faisait paraître un volume de *Modernistica* dont *Critique et Mystique* est la suite. Dans ce nouvel ouvrage, il «poursuit l'analyse de la situation faite au christianisme par notre société et sa culture et des réactions qui en naissent» (p. 9). Nous sommes alors conviés à nous plonger dans la lecture d'une foule de documents agréablement présentés, dans le bouillonnement de questions, amitiés et incompréhensions qui était celui de la conjonction de la «crise du modernisme au sein de l'Eglise» et de la «crise du positivisme au sein de l'Université» au début de notre siècle. Au gré de cet effritement du fondement du savoir, un problème rallie les intérêts des gens d'Eglise et d'Université: la mystique. Parce qu'elle met en cause un certain savoir, à s'y confronter, d'aucuns ont alors espéré y trouver la source d'une nouvelle épistémologie. L'ouvrage comprend deux sections principales. La première se concentre sur Loisy, non seulement à cause de son destin mais surtout à cause de tous les problèmes dont il était l'expression vivante. Au chap. 1, l'auteur publie un texte inédit en français où Loisy retrace son itinéraire religieux: *De la croyance à la foi*. Qui était Loisy? Un incroyant, un ennemi de

l'intérieur ont prétendu les deux principaux historiens du modernisme: Rivière et Houtin (chap. 2), un «clerc qui n'a pas trahi» a répondu l'académicien Bremond (chap. 3). Suit une mise en regard de polémiques et d'appréciations venant d'une quinzaine de critiques de Loisy (chap. 4) et un aperçu des dernières années de sa vie (chap. 5). La seconde section aborde trois thèmes: le conflit entre l'idéalisme critique et le réalisme chrétien dans le contexte de la science historique et l'émergence d'une religiosité par-delà la scolastique (chap. 6), l'histoire de l'orientation anthropologique de la théologie depuis l'*Aufklärung* jusqu'à Vatican II (chap. 7) et le renouveau des études sur la mystique (chap. 8). Il est intéressant à ce propos d'en signaler la multiplicité des points de vue: la mystique serait une illusion primitive, ou une essence rare et tardive dans l'évolution humaine (Bergson), ou bien un phénomène coextensif au sentiment religieux (Loisy), ou encore un mouvement continu des formes profanes aux états supérieurs (Bremond); et les méthodes employées pour l'étudier vont de l'étude d'un fait positif (Poulin) jusqu'au retour aux horizons patristiques accueillant un événement surnaturel, trans-psychologique (Stolz, Lossky, De Lubac). C'est ainsi que la mystique apparaît non comme le lieu d'une maîtrise possible de la crise du savoir mais comme ce qui l'exacerbe encore. Il nous reste à lire un livre ample et à souffrir de l'éclatement dont il témoigne de toute part.

GUY JAILLET

CLAUDE GEFFRÉ, *Le christianisme au risque de l'interprétation* (Cogitatio fidei 120), Paris, Cerf, 1983, 361 p.

Bien placé pour tenter de discerner les récents *déplacements en théologie*, l'auteur réunit thématiquement sous un titre quelque peu énigmatique quatorze de ses articles écrits entre 1976 et 1983. Dans la première partie de l'ouvrage, qui relève de ce que l'on nomme aujourd'hui l'épistémologie théologique, il faut particulièrement mentionner le chapitre I, intitulé «L'herméneutique en procès», qui dresse un tableau fort complet de toute la crise herméneutique qui ne cesse de secouer toute la théologie. La deuxième partie revient sur quelques questions clefs ayant trait à la théologie de l'histoire, telle que la résurrection du Christ ou les réinterprétations du discours sur le Dieu de Jésus. Quant à la troisième et dernière partie, elle est consacrée principalement au thème de l'*identité chrétienne* à partir de «la pratique concrète des Eglises affrontées à des conditions historiques sociales et culturelles nouvelles». C'est enfin l'article publié récemment dans la *RThPh* (1982/III) «Silence et promesses de la théologie catholique française» (l'adjectif «catholique» ayant disparu dans sa réédition sans autre complément!), qui sert d'épilogue à ce recueil qui présente la tâche de la théologie «comme une corrélation critique et mutuelle entre l'interprétation de la tradition chrétienne et l'interprétation de notre expérience humaine contemporaine».

SERGE MOLLA

DUMAS ANDRÉ ET FRANCINE, *L'amour et la mort au cinéma* (L'évangile dans la vie n° 8). Genève, Labor et Fides, 1983, 247 p.

Eventail bruissant des images d'une centaine de films, ce livre traverse la période de 1945-1982. C'est sans doute par cet aspect qu'il offre l'intérêt le plus précieux car il donne à voir un gigantesque caléidoscope recomposant la figure de l'imagination collective occidentale (telle qu'elle s'exprime au cinéma) articulée aux floraisons véné-

neuses et bénéfiques de l'amour et de la mort. Le sujet collectif, le « nous-couple » effectue cette lecture sans que nous sachions jamais directement si l'une ou l'autre différence de sensibilités, d'émotions, d'analyses l'a, par instant, séparé. Ce choix délibéré efface quelque peu la personnalité des composantes de ce « nous » pour en faire l'unique porte-parole d'un critère d'évaluation pour ces productions culturelles. Il met ainsi en œuvre une compréhension de la norme du couple chrétien, quasi fusionnelle, avec ses exigences propres, ses valeurs et ses limites. Ce parti fait émerger ainsi une plate-forme étroite soutachée de fines balustrades donnant sur une vue largement ouverte sur le siècle.

Le culturel, qu'il soit cinématographique ou qu'il relève d'un autre médium doit être reçu, pensé, senti et mis en relation avec le vécu antérieur s'il veut servir à développer, agrandir, préciser les territoires de la personne humaine. Trop souvent le flux continu d'images réduit l'humain au rôle de consommateur sommeilleux escamotant celui, possible, de partenaire, obturant le temps du rêve et de la pensée critique. Au contraire, ce livre a le mérite de nous en indiquer le possible. Il se lit plaisamment. On peut cependant regretter que, de la très importante introduction indiquant le lieu originel de la tension: le destin et/ou la grâce, il reste peu de chose dans la conclusion: à peine quelque pointillé dans l'attitude du Guépard. Gageons pourtant que le lecteur aura cueilli au passage, quelques instantanés lui ayant fait voir comme un feu d'artifice dans la nuit, les jeux inattendus de la grâce. Par cette possible lecture, les auteurs témoignent de la Présence salvatrice au cœur-même de l'écheveau emmêlé de toute vie humaine.

MICHÈLE BOLLI

osophie WIEBE BERGSMA, *Aggeus van Albada (c. 1525-1587), Schwenckfeldiaan, staatsman en strijder voor verdraagzaamheid*, Rijksuniversiteit te Groningen, Krips Repro Meppel 1983, 226 p.

This work contains not only a detailed biography of Albada but also a careful study of his doctrine and political philosophy. Albada, whose legal expertise was greatly valued by his contemporaries, read Law at Orléans and Paris and was appointed to the Court of Friesland in 1553. Between 1559 and 1561 he was a syndic for the "Ommelanden" of Groningen. From 1561 to 1570 he held the position of assessor in the "Reichskammergericht" at Speyer and it was during that time that he became converted to Schwenckfeld's theology. This conversion naturally cost him his position at Speyer but did not stop him being appointed counsellor to the Bishop of Würzburg. In 1579 Albada represented the Estates General at the Cologne peace negotiations and the official proceedings (*Acta pacificationis*) are his sole work surviving in printed form. As the author points out, the *Acta* are remarkable in that they contain several quotations from the works of various 16th century heterodox figures e.g. Castellio, Mino Celsi and Schwenckfeld himself. In his final years Albada withdrew from public life and devoted himself to literary activities which included translations of Schwenckfeld's works. He died in Worms in 1587. Albada's Schwenckfeldianism which he expounds not only in his (now lost) treatises but also in his correspondence and in the *Acta*, albeit a rare phenomenon in the Low Countries, is in no way innovative. Like Schwenckfeld, Albada believes that Christ in both his natures is the Son of God. He also believes in the «inner-outer» dichotomy, the distinction between the Old and the New Testament, the irrelevance of the external Church and sacraments to salvation and the importance of the Cabbalah. First and foremost, however, Albada, as a result of his Schwenckfel-

dianism, rejects any interference by the State in matters of religion. Faith is a gift of God and, as such, not subject to any worldly constraints.

We should like to comment on a few points of detail in this useful work. It is probably unfair to compare Schwenckfeld's doctrine of the celestial flesh of Christ with that of Melchior Hoffman (p. 54). The former, as G. H. Williams pointed out, was far more moderate. The author does not mention that Hendrik Rol's *Die Slotel van dat Secreet des Nachtmals* (p. 60-61) is one of the works which constitute the famous "Sammelband" of anabaptist and spiritualist devotional treatises preserved at the Zürich Zentralbibliothek and described by Alfred Hegler in 1906. We note that the other treatises in that volume are: (1) a fourteenth century mystical work (used by the Augsburg anabaptists), (2) Franck's *Eyn Brieff... synen vriendt Johan Campen* and (3) *Eyne korte... onderwisung* (against religious dualist/anabaptist" rather than in the "Schwenckfeldian" camp. Finally, the reader regrets the absence of a more thorough analysis of Albada's patristic sources and a comparison of those with the Fathers used by Schwenckfeld. But these are quibbles. Mr. Bergsma's book throws a useful light not only on the hitherto little-studied figure of Albada but also on the question of integration of 16th century religious "dissidents" into the Establishment.

IRENA BACKUS

EMMANUEL KANT, *La religion dans les limites de la simple raison* (Bibl. des textes philosophiques), Paris, Vrin, 1983, 228 p.

Dans cet ouvrage, inscrit dans le cadre de la critique de la raison en général, Kant tente d'interpréter la religion comme un phénomène rationnel nécessaire, et cela au moyen du caractère idéal et du caractère pratique de toute connaissance pure de la raison. Ce texte classique est ici réédité dans la traduction de J. Gibelin de 1943, revue, introduite, annotée et indexée par M. Naar.

SERGE MOLLA

EMILIO BRITO, S.J., *La christologie de Hegel. Verbum Crucis*, traduit par B. Pottier, S.J. (Bibliothèque des Archives de Philosophie N.S. 40), Paris, Beauchesne 1983, 696 p.

La christologie hégélienne ne cesse de provoquer commentaires et études, dont voici un nouvel exemple. Son auteur, cubain d'origine et aujourd'hui professeur de dogmatique à Bruxelles et à Louvain, prétend faire œuvre de pionnier en interprétant l'ensemble des textes christologiques du Hegel de la maturité presque mot par mot et en même temps dans une perspective systématique. Il effectue donc une lecture très pénétrante et savante — vraisemblablement abordable seulement pour des spécialistes et des savants! Seule une vérification dans les écrits de Hegel et une comparaison avec d'autres recherches (Brito doit beaucoup à Chapelle, Bruaire, Léonard, etc.) pourraient nous renseigner sur l'originalité de son interprétation. La vision globale qui inscrit la christologie dans le cadre du « Système définitif » paraît en tout cas fort saisissante: « La perspective de la *Phénoménologie* est celle de la réflexivité de la conscience subjective; les *Leçons*, de leur côté, se plient à l'extériorité historique. Des points de vue si divers se conjugent dialectiquement dans l'*Encyclopédie*. Le point de vue de l'*Encyclopédie*... c'est l'autorévélation de l'Esprit par l'Esprit, comme unité négative de la Liberté et de l'Histoire, réceptacles de sa gloire... Nature et Esprit ne

sont plus maintenant que la présence réelle où le Logos absolu se répartit» (529). — En guise d'introduction Brito traite les écrits du jeune Hegel et leur conception de Jésus dans la ligne de l'Aufklärung; pour conclure, il esquisse une christologie «post-hégélienne» où la synthèse de Hegel est confrontée à la synthèse de Pâques. Ce travail constitue-t-il «un inédit dans les études hégéliennes»? On ne peut pas ne pas penser à l'ouvrage de Hans Küng sur le même sujet (cf. notre recension dans RThPh 1977, 258s.), ouvrage que notre auteur trouve superficiel (13, 231). Certes, celui de Brito est plus minutieux — mais la démarche et ses résultats sont-ils en définitive si différents? Le livre de Brito excelle par sa rigueur, mais celui de Küng nous a laissé un souvenir inoubliable...

KLAUSPETER BLASER

MICHEL MALHERBE, *Thomas Hobbes ou l'Oeuvre de la Raison*, (Bibliothèque d'Histoire de la Philosophie), Paris, Vrin, 1984, 270 p.

On considère généralement Hobbes comme philosophe politique et l'on oublie qu'il a publié un système entier de philosophie, dont l'œuvre politique n'est à ses yeux qu'une partie. M. Malherbe veut réparer cet oubli de la critique et présenter le système hobbesien dans sa cohérence totale en considérant le mouvement rationnel qui le constitue. On voit donc Hobbes, partant de la reconnaissance des données originaires de l'expérience, élaborer une théorie du discours qui lui permet de fonder une science rationnelle rigoureuse, quoique hypothétique par rapport à l'ordre des existences réelles. L'auteur expose la méthode, la logique, la philosophie première, la science de la nature de Hobbes, en suivant l'ordre de son *De Corpore*, selon la ligne de progression de la pensée et sans se perdre dans le détail. Dans cet esprit, de même qu'il a présenté ce qui précède la politique dans le système, il ne s'arrête pas à l'exposé de la conception hobbesienne de l'Etat, mais le poursuit par l'analyse des réflexions sur la religion, découvrant chez Hobbes «une conception messianique, inspirée de la Bible, tout à fait singulière: une conception qui est matérialiste et politique, et cependant véritablement religieuse». Cette conception jouerait un rôle dans la structure de sa pensée politique. — L'ouvrage a de nombreux mérites: outre l'entreprise d'exposer de manière équilibrée l'ensemble de la pensée hobbesienne, maintes indications interprétatives sont suggestives. Mais par l'audace justement de certaines interprétations, il s'expose également à la critique. Faut-il par exemple donner à la religion chez Hobbes un rôle d'étai du système politique? Raymond Polin a consacré un livre récent, *Hobbes, Dieu et les Hommes*, à la réfutation d'une telle interprétation et à la défense très convaincante d'une vue opposée. De même, autre exemple, M. Malherbe suppose que la constitution de l'Etat selon le procédé hobbesien ne peut aboutir parce que la raison ne parvient pas à y faire oublier son artifice. Mais Hobbes, loin de désirer cet oubli, ne s'efforce-t-il pas au contraire de faire mieux connaître par son œuvre cette structure rationnelle de l'Etat? — Quoi qu'il en soit, cette interprétation originale et vivante devrait contribuer heureusement à susciter pour Hobbes le regain d'intérêt que sa philosophie mérite dans sa totalité.

GILBERT BOSS